



HAL
open science

La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente

Abderrafie Dkhissi, Saïd Tasra

► **To cite this version:**

Abderrafie Dkhissi, Saïd Tasra. La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente. Littérature & Sciences Humaines, 2018, pp.9-26. hal-03181874

HAL Id: hal-03181874

<https://hal.science/hal-03181874>

Submitted on 1 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente

Abderrafie DKHISSI & Saïd TASRA

Laboratoire de recherche en Littérature et Art (LARELA). Laboratoire de recherche en Langues, Littérature, Communication et Didactique (2LCD). Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Dhar El Mahraz, Fès. Université Sidi Mohamed Ben Abdellah.

RÉSUMÉ

La théorie mathématique de l'information et de la communication élaborée par Shannon et Weaver a, sans nul doute, permis de décrire avec précision le fonctionnement de la communication entre machines. À partir des années 1960, les chercheurs en sciences humaines se sont inspirés de cette théorie pour expliquer le fonctionnement de la communication entre les hommes. Mais, ils se sont vite rendu compte que l'application de ce modèle conduit à négliger ce qu'il y a de fondamental dans la communication humaine, à savoir le sens.

Mots-clés : information, communication, pensée, langage, contexte.

LE MESSAGE

La porte que quelqu'un a ouverte
La porte que quelqu'un a refermée
La chaise où quelqu'un s'est assis
Le chat que quelqu'un a caressé
Le fruit que quelqu'un a mordu
La lettre que quelqu'un a lue
La chaise que quelqu'un a renversée
La porte que quelqu'un a ouverte
La route où quelqu'un court encore
Le bois que quelqu'un traverse
La rivière où quelqu'un se jette
L'hôpital où quelqu'un est mort.
Jacques Prévert, (1949). *Paroles*.

La parole et l'écriture ont une portée limitée dans le temps comme dans l'espace. La parole s'envole : elle disparaît aussitôt qu'elle a été émise et, de surcroît, elle « ne crée qu'une unité à l'échelle d'un petit groupe » (Bully, Ph., 1969 : 27). L'écriture, elle, reste (*Les paroles s'envolent, les écrits restent*), mais elle ne « vainc la distance qu'au prix d'un déplacement matériel de la chose écrite » (*ibid.*). Grâce au développement, par les ingénieurs, des canaux de transmission sophistiqués (comme le téléphone, la radio, la télévision, l'internet, etc.), non seulement l'information se diffuse et circule facilement entre les hommes, mais elle peut être stockée, achetée, vendue, utilisée à loisir.

Le terme d'information est très usité dans la vie quotidienne. On parle des informations, du manque d'information, du traitement de l'information, de la société de l'information et même de l'économie de l'information. « Information » est aussi un concept construit dans le cadre de la théorie mathématique de la communication conçue par Shannon et Weaver dans les années 40 du siècle dernier.

Le modèle mécaniste des ingénieurs a, certes, permis de décrire avec précision et de comprendre le fonctionnement de la communication entre machines, mais quand il est appliqué à la communication humaine, ce modèle conduit à négliger ce qu'il y a de fondamental dans la communication entre les hommes, ce qui fonde et constitue l'humanité de l'homme : le sens. Ce modèle reste, en effet, dans les limites de ce qui est « physique » dans la communication. Pourtant, la façon dont les chercheurs se sont représenté le phénomène de la communication notamment humaine a été surtout dominée par ce modèle. On ne cesse jamais de le rappeler : la question du langage n'est pas simplement une question de sons et de formes ; elle est essentiellement une question de sens, de compréhension et d'intercompréhension. Une prise en compte *effective* de la question du sens dans l'analyse des productions langagières et aussi dans l'enseignement-apprentissage, notamment des langues, nous permettrait d'éviter de sombrer dans le formalisme et de renouer avec ce qui fait l'humanité de l'homme. Nous disons « effectives » parce que même si on postule l'inséparabilité de la langue et de la pensée, dans la pratique on procède comme s'il s'agissait de deux processus dissemblables, comme le fait remarquer Lev Vygotski (1997) à propos de la psychologie scientifique.

Dans les paragraphes qui suivent, deux points seront développés. Dans un premier temps, nous tenterons de montrer que le modèle mécaniste des ingénieurs se focalise exclusivement sur le côté physique, syntaxique de la communication sans que la question du sens y soit évoquée. Ce modèle n'est pas, par conséquent, applicable tel quel à la communication humaine. Ensuite, nous montrerons que les dimensions syntaxique, sémantique et pragmatique de la communication entre les hommes sont non seulement complémentaires, mais solidaires.

I. La théorie de l'information : les dimensions retenues

La théorie de l'information et de la communication de Shannon est souvent considérée comme étant une théorie du vecteur (ou du canal), du code et aussi une théorie probabiliste de l'information. C'est ce que laisse apparaître, en partie, le schéma suivant :

Source -> Codeur -> Émetteur -> Voie -> Récepteur -> Décodeur -> Destinataire

Conçu sur la base de la communication entre machines, ce modèle se présente comme étant explicitement linéaire et particulièrement transmis-sif. Il se donne, en effet, à lire comme une suite d'étapes (formant une chaîne) rendant compte du chemin que parcourt l'information avant de par-venir à sa destination. Lors de son transfert, l'information est d'abord transportée sur le canal, qui se situe entre la sortie de la source et l'entrée du destinataire ; elle passe par le *codeur* et par l'émetteur qui transmet le signal électrique (l'énergie modulée), à travers la *voie*, au récepteur qui capte le signal et l'achemine à son tour au décodeur. Ce dernier, dès qu'il identifie le signal (décode les modulations), le transmet au destinataire. Il est alors aisé deviner la préoccupation principale¹ des ingénieurs de la télécommuni-cation : déterminer le circuit de transmission de l'information et d'identifier, pour les réduire au maximum, les facteurs pouvant affecter sa transmission. Ces facteurs, qui sont de nature énergétique ou informationnelle, viennent sinon déformer l'information originelle, voire se substituer à elle, du moins en perturber la transmission-réception (Cf. Escarpit, R., 1995). D'ailleurs l'un des mérites que l'on reconnaît à Shannon est d'avoir formulé ce que l'on appelle « le théorème du canal bruyant ».

La transmission de l'information est donc un processus qui se déroule en trois temps : 1) codage et émission, 2° transmission via un canal, et 3° réception accompagnée du décodage (Bully, Ph., 1969, *op.cit.*). Trois condi-tions doivent donc être satisfaites pour qu'un message, provenant d'une source, parvienne à sa destination : code partagé ; canal de transmission performant et niveau d'ignorance préalable du message par le récepteur.

I.1. Code partagé : l'information doit d'abord être codée, transcrite dans un code. Cette opération reçoit le nom de codage de l'information. Ce code doit être partagé par l'émetteur et le récepteur, sans cela le récepteur ne sera pas en mesure de décoder l'information. Pour lire un texte écrit en français, par exemple, le récepteur doit, de prime abord, savoir lire les mots de la langue française. A ce niveau, l'information a le sens d'une donnée qui peut être facilement mesurée et quantifiée, car Il est facile de compter les

¹ La théorie de l'information trouve son origine scientifique dans *A Mathematical Theory of Communications* de Claude Shannon, publié en 1948. Selon Robert Escarpit, dans *L'information et la communication*, ce sont des raisons économiques et en particulier, la recherche du rendement, qui sont à l'origine de cette théorie. Ainsi, les travaux menés par les ingénieurs au début du XXe siècle avaient essentiellement pour objectif de confectionner et de développer des vecteurs de communication à même de limiter la perte d'énergie (et donc de l'information), d'augmenter la vitesse et l'efficacité de la transmission, et de garantir le transport d'énergie sur de grandes distances. Cette théorie, appelée aussi la théorie du vec-teur est « avant tout une théorie du rendement informationnel ». Escarpit, R., 1995 : 30.

mots pour peu que l'on respecte les conventions. Ainsi caractérisée, l'information des ingénieurs est une notion syntaxique et non sémantique, puisque « ce qui est transmis, c'est une forme et non un sens » (Léon, J., 2008 : 831).

Un théoricien de la télécommunication, le physicien français Elie Roubine, distingue l'attitude de l'expéditeur et du destinataire d'un télégramme et celle d'un employé des Postes. Alors que les deux premiers sont surtout concernés par la signification, l'employé des Postes, son « rôle, dit Elie Roubine, est de faire payer un service » (Roubine, E., 1970 : 2)². Et d'ajouter que cette « optique est précisément celle de la théorie de l'information. La signification des messages n'étant pas prise en considération. Un texte incohérent, c'est-à-dire toute suite de caractères, apparemment arbitraire, a valeur de message. Il n'y a aucun inconvénient à identifier texte et message » (*ibid.*, in Escarpit, R., 1995 : 31). De même, il n'y a aucun inconvénient à considérer sur un même pied la phrase de M. Jourdain et les différentes « reformulations » proposées, à la demande de ce dernier, par le maître de philosophie, comme l'indique l'extrait suivant du *Bourgeois gentilhomme* (I, 4) de Molière :

MONSIEUR JOURDAIN.- (...) Au reste il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Fort bien. (...)

MONSIEUR JOURDAIN.- (...) Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante ; que cela fût tourné gentiment. (...)

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux, belle Marquise, d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN.- Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

Toutes les formulations proposées par le maître de philosophie, si arbitraires et bizarres soient-elles, devraient avoir valeur de messages dans le cadre de la théorie de l'information. Une information est transmise dès lors

² *Introduction à la théorie de la communication*, Paris : Masson, Tome III, *Théorie de l'information* ; cité par Escarpit, R., 1995 : 30.

que le code est connu.

I.2. Canal de transmission performant : le canal peut être parfait ou bruyant. Un message, exprimé en l'occurrence dans des mots, ne pourra réellement être reçu que si le canal est bon. Par contre, si le canal est bruyant, on recevra des mots mal orthographiés, mal imprimés ou des mots manquants. Pour remédier aux perturbations (ou bruit) qui peuvent affecter le canal et pour prévenir toute déformation éventuelle du message et en faciliter la réception (et non pas forcément la compréhensibilité), la théorie de l'information a introduit la notion de redondance³.

La redondance est une mesure de certitude ou de prédiction. Elle est une mesure de certitude car plus le degré de redondance d'un message est élevé, plus sûre sera sa transmission-réception. La redondance est aussi une mesure de prédiction car plus un message est redondant moins il contient d'informations. La redondance permet au destinataire du message de deviner un mot mal orthographié ou écrit en abrégé, trouver un mot manquant dans une phrase ou terminer une phrase en cours de réalisation. Considérons le taux de redondance enregistré dans le télégramme suivant : « Nous sommes arrivés Dimanche 15 mai 2011 à 3 heures du matin ». Ce télégramme, composé de 12 mots, est réduit, après la suppression des mots redondants, de moitié sans que cela porte atteinte à la moindre information : « Arrivés 15 mai à 3 heures. » (6 mots). Le taux de redondance enregistré dans le texte initial est donc de 50%.

Telle qu'elle est considérée du point de vue du code et du canal de transmission, l'information est une grandeur observable et mesurable (des *bits*), qui doit avoir des qualités comme la résistance au bruit, la facilité de codage et de décodage, et enfin la vitesse de transmission.

I.3. Niveau d'ignorance préalable du message : La transmission du message doit tenir compte de ce que le récepteur sait déjà avant même que l'information ne lui soit transmise. L'information (I) est fonction de sa probabilité (P). La probabilité d'une information dépend de son degré de survenue : l'information est grande si sa probabilité de survenue est faible ; inversement, elle est faible si sa probabilité de survenue est grande. Exemple : pour dire le temps qu'il fera demain à Casablanca, la source produit un message en sélectionnant un symbole parmi les symboles qu'elle a à sa disposition (« pluvieux », « ensoleillé », « nuageux » ou nuageux « avec éclairci »).

³ « Est redondant une lettre, un mot, un membre de phrase qui n'est pas nécessaire à l'intelligence du message, autrement dit qui n'apporte pas d'information. On considère que les langues parlées ont en moyenne un taux de redondance de l'ordre de 50% », Bully, Ph., 1969 : 30.

Chacun de ces symboles correspond à une possibilité. Bien entendu, le récepteur s'attend à recevoir certains messages avec des probabilités différentes⁴. Si la probabilité qu'il pleuvra demain est grande, et si c'est cette possibilité qui est retenue, le taux d'information que contient le message sera minime, voire nul. Mais si le message transmis est que le temps sera « ensoleillé » ou « nuageux », sa quantité (d'information) sera maximale. La quantité d'information, nulle ou maximale, est proportionnelle à son degré d'incertitude (ou d'improbabilité). Un événement, connu à l'avance du destinataire, n'est pas très informatif, mais il l'est dans le cas contraire.

En somme, la quantité d'information reçue dépend du message provenant de la source, des performances du canal de transmission et enfin du niveau d'ignorance préalable du message. L'information des ingénieurs, entité mesurable, est différente de l'information des journalistes, par exemple, ou de l'information au sens commun du terme. La préoccupation principale des ingénieurs étant de concevoir des canaux sans bruit (sans erreurs ou perturbations informationnelles) qui garantissent, au décodage, l'intégrité de l'information. De ce point de vue, l'apport de la théorie de l'information est indéniable⁵.

II. La théorie de l'information : la dimension absente

Les chercheurs en sciences humaines, qui se sont inspirés du modèle mécaniste de la communication, ont été conduits à négliger le fait que la source et le destinataire sont des êtres humains entre lesquels s'établit un « rapport psychosocial » (Rimé, B., 1984 : 416). Ce modèle appliqué tel quel à la communication humaine empêche, par conséquent, de prendre en considération l'intention communicative de la source, les références d'interprétation du destinataire, le contenu informationnel, le contexte de transmission et de réception du message.

⁴ « Ainsi que le note M.L. Aranguren, chaque lettre et chaque mot qui nous sont communiqués concourent à circonscrire progressivement les limites de ce qui reste à communiquer, de sorte que le dernier mot d'une phrase formant un tout cohérent nous fournit déjà une information très partielle, et la dernière lettre du dernier mot probablement aucune, puisque dans la plupart des cas, il ne peut y avoir que cette lettre précisément, sa probabilité est maximale et par conséquent l'information nulle. En français, par exemple, la lettre Q ne peut guère être suivie que par un U. Un message peut donc la supprimer sans qu'il en résulte aucun dommage pour la transmission du mot. », Bully, Ph., 1969, *op.cit.*

⁵ « La théorie mathématique de l'information, surtout depuis Shannon, est certes un apport décisif et inappréciable à la compréhension du fonctionnement de l'appareil de communication. On ne peut en aucun cas se passer d'elle, car seule elle permet de contrôler tout ce qu'il y a de physique dans la communication et d'en tirer le meilleur parti. Ce contrôle qui n'était pas essentiel tant que l'homme en était réduit pour communiquer à ses propres moyens énergétiques, est devenu vital depuis qu'il est en mesure d'utiliser l'énergie artificielle et donc des machines. », Escarpit, R., 1995 : 45.

II.1. Le sujet dans la communication

La source est nécessairement sinon une pensée humaine du moins du type humain. On n'a jamais vu « les insectes se servir du téléphone ou du télégraphe », écrit Robert Escarpit (1995 : 44). Une communication où la subjectivité des interlocuteurs serait complètement effacée est presque impensable. Ainsi, si l'on écarte le sujet communiquant (la source du message), on aura l'impression qu'il y a un flux de mots qui se produisent sans aucune intention de parler. La communication humaine, telle qu'elle est considérée dans le cadre du modèle mécaniste des ingénieurs, est réduite à n'être qu'une espèce de « fiction académique » ou « un langage sans communication » (*ibid.*). Or, un même message, comme le souligne Bernard Rimé, peut être exprimé de plusieurs manières et produire des effets de sens variés :

Dans les situations réelles de communication, la manière dont l'individu s'exprime constitue une création. Elle prend, à chaque fois, des formes originales. Même s'ils utilisent un code linguistique commun et s'ils ont à formuler le même message, on peut assurer que jamais deux individus ne s'exprimeront de la même manière. Parmi les raisons de cette variabilité des formes expressives, il en est une première qui tient aux objectifs que poursuit le locuteur au travers du processus de communication. (Rimé, B., 1984 : 417).

Les transformations qui affectent la forme du message ne sauraient, d'une manière ou d'une autre, en épargner le sens. Le sujet parlant dispose de possibilités d'expressions (choix des mots, de la forme grammaticale, de l'emphase, etc.) qu'il mobilise librement dans le déploiement de son message selon l'effet de sens qu'il entend produire sur son interlocuteur⁶ :

À la radio, par exemple, une même information peut annoncer que les forces gouvernementales intensifient la vigueur de leur lutte aérienne dans le Nord, ou

⁶ « Ces degrés de liberté dont dispose le locuteur dans le déploiement de son message, indiquent à suffisance que le locuteur est loin d'être un simple chaînon entre l'événement et l'auditeur auquel il s'adresse. Comme l'indique Blakar, l'émetteur doit être conçu comme un créateur qui fournit, par son message, une construction active à propos du référent, à propos du médiateur par lequel il s'exprime, à propos de sa propre personne, ainsi qu'à propos de la situation sociale au sein de laquelle la communication prend place. Ceci revient à dire que la parole est structurante. Mais il serait incorrect de négliger à ce propos le fait que toute liberté s'exerce au sein d'un système de contraintes. Pour s'exprimer, le locuteur s'inscrit nécessairement dans un système de langage. Il adopte une langue qui existe indépendamment de lui. Celle-ci n'est qu'une manière possible, particulière de conceptualiser la réalité, et de saisir et comprendre cette dernière. », Rimé, B. (1984), *op.cit.*, p. 418. Et d'ajouter ceci : « Mais ce facteur plus ou moins délibéré est bien loin d'esquisser à lui seul la question des variations des formes expressives. D'une manière beaucoup plus subtile, souvent même sans que le locuteur n'en soit conscient, le rapport qui existe entre celui-ci et son partenaire déterminera, dans une mesure considérable, le lexique, l'ordre des mots, la construction des phrases, leur degré d'élaboration grammaticale, l'accentuation, etc. » (Rimé, B., 1984 : 419).

que les forces gouvernementales intensifient leurs bombardements dans le Nord. Bien que dépourvus, en apparence, de toute manifestation d'appréciation, les deux messages conduisent les auditeurs dans des voies très différentes, car le premier laisse entendre qu'il y a dans le Nord, quelque chose qui rend les opérations aériennes nécessaires, là où le second donne à penser que des vieillards et des enfants peuvent y être victimes d'un massacre aveugle. (*ibid.* : 417)

Toute parole étant sous-tendue par une intentionnalité de signification, sauf dans des cas pathologiques, comme le souligne Merleau-Ponty : « (...) l'aphasie vraie, (...) ne va jamais sans troubles de l'intelligence » ; et de préciser que ce que « le malade a perdu, ce que le normal possède, ce n'est pas un certain stock de mots, c'est une certaine manière d'en user »⁷, autrement dit, le pouvoir de signifier. On est alors conduit à remettre en question la conception que l'on se fait d'habitude – dans le domaine de la communication humaine – de la notion d'information (en tant qu'entité objective), voire à douter de son « existence ».

II.2. Pensée et langage⁸

Le langage est-il un simple instrument de communication ? « Dire que le langage, affirme Lyons, est un instrument de communication revient à énoncer un truisme » (Lyons, J., 1978 : 33)⁹. Mais le langage n'est-il qu'un simple instrument de communication dans le sens où il ne serait qu'un « accompagnement extérieur de la pensée » ? Répondre « oui » suppose que l'instrument (le langage) existe indépendamment de celui qui s'en sert (le sujet parlant). Cela suppose aussi que la pensée soit antérieure à l'expression et que le sujet pensant préexiste au sujet communiquant. Cette conception postule aussi l'existence d'une pensée pure et d'un langage réduit à la notion de code de la théorie de l'information. Selon philosophes, psychologues et linguistes, la pensée n'est ni antérieure ni extérieure au langage, et le langage ou le mot n'est ni une enveloppe extérieure de la pen-

⁷ A ce propos, Merleau-Ponty nous montre que « l'aphasie vraie, (..) ne va jamais sans troubles de l'intelligence (...) », et il précise que ce que « le malade a perdu, ce que le normal possède, ce n'est pas un certain stock de mots, c'est une certaine manière d'en user. », c'est-à-dire le pouvoir de signifier. La même remarque est valable aussi à propos « du » du fou. On en déduit que si certaines aphasies proviennent d'un trouble de la pensée, cela revient à dire que chez un sujet normal, le langage est inséparable de la pensée, il est conditionné par elle. En bref, il est un phénomène de la pensée. Selon Merleau-Ponty, on n'a pas d'un côté le sujet parlant et de l'autre un sujet pensant. Tout sujet est, de ce fait, l'un et l'autre. La parole, dans la perspective du philosophe, ne se contente pas d'exprimer ou de traduire une pensée, mais elle l'accomplit. Par conséquent, on ne peut réduire le langage à n'être qu'un « accompagnement extérieur de la pensée. » (Merleau-Ponty, M., 1945 : 206)

⁸ Nous devons l'essentiel du contenu de ce paragraphe à Jacqueline Léon (2008).

⁹ *Éléments de sémantique*, Paris, Larousse ; cité par Rastier, F., 2007.

sée ni une espèce de coquille vide susceptible d'être investie du sens comme si le sens venait après coup.

Les linguistes français, notamment des années 60, ont commencé à s'intéresser à la théorie de l'information de Shannon grâce aux travaux du mathématicien Benoît Mandelbrot et du linguiste Roman Jakobson que l'on qualifie, à cet égard, de « premiers passeurs ». En 1951, Mandelbrot publie deux comptes-rendus à l'Académie des Sciences sur la théorie de l'information sous le titre : *Mécanique statistique et théorie de l'information*. Ces comptes-rendus seront repris, en 1954, sous la forme d'un article publié dans la revue *Word*, sous un autre titre : « Structure formelle des textes et communication » (Mandelbrot, B., 1951). L'auteur insiste sur l'importance de cette théorie pour les statistiques lexicales (ou le traitement statistique du vocabulaire). En 1952, Roman Jakobson reprend les définitions des concepts de base de la théorie de l'information, dans *Préliminaires to Speech Analysis*¹⁰, et les applique à la phonologie, particulièrement à l'analyse des traits distinctifs. D'autre part, son célèbre schéma de la communication lui a été, en partie, inspiré par le modèle de Shannon.

André Martinet, comme la plupart des linguistes de son époque, a emprunté à la théorie de l'information nombre de concepts dont ceux de « code », de « communication », de « message ou de « redondance » et celui d'« information » qu'il utilise dans un sens technique, comme dans les expressions : « quantité d'information ou coût d'information », « grande information », « densité d'information », « richesse informationnelle », etc. Martinet adhère, certes, à la définition probabiliste et quantitative de l'information, qu'il applique à la phonologie : « Si j'entends /il a p.../, /p/ n'a pas de signification en lui-même, mais il est doué d'information dans ce sens qu'il exclut toutes sortes d'énoncés possibles, comme *il a donné, il a bougé*. Si à l'énoncé tronqué s'ajoute /r/ (/il a pr.../), l'incertitude est de nouveau réduite puisque sont exclus *il a payé, il a poussé*, etc., ce qui indique que /r/ est doué d'information. L'information n'est pas un attribut de la signification, puisque ces unités non signifiantes comme /p/ et /r/ y participent »¹¹. La notion d'information telle qu'elle est utilisée dans ce passage est un pur signifiant.

Pourtant, ce modèle ne faisait pas l'unanimité dans la communauté des linguistes et même parmi ceux qui s'en sont inspirés plus ou moins dans leurs travaux, comme c'est le cas d'André Martinet qui critique la théorie de l'information pour son formalisme excessif et juge que les concepts et formules mis au point par les ingénieurs ne sont pas adaptés aux problèmes

¹⁰ Jakobson, R. (1952). *Préliminaires to Speech Analysis*, Cambridge, Mass.

¹¹ *Éléments de linguistique générale*, Paris : Armand Colin, cité par J. Léon, 2008 : 937.

spécifiques des linguistes.

Le concept d'information au sens technique, s'il se révèle applicable aux disciplines qui sont, selon toute apparence, peu concernées par la question du sens (comme les statistiques lexicales et la phonologie), sa portée reste limitée quand il s'agit des unités porteuses de sens (Cf. Feuillard, C., 2001). C'est pour pallier le caractère foncièrement technique de l'« information » des ingénieurs que Martinet introduit le concept de « contenu informationnel » (Martinet, A., 1960 : 177-178). En matière de langage, toute information est associée à un contenu informationnel ; et plus une information est riche et dense, plus riche et plus dense aussi est son contenu informationnel¹².

Émile Benveniste dans ses *Problèmes de Linguistique générale* (Tome 1 et tome 2), traite de l'information et de la communication mais sans pour autant adhérer à la définition qu'en donnent les ingénieurs. Il préfère plutôt s'en tenir à l'acception ordinaire de ce terme : « Il [l'homme ordinaire] veut lui [interlocuteur] transmettre un élément de connaissance, ou obtenir de lui une information, ou lui intimer un ordre. Ce sont les trois fonctions interhumaines du discours qui s'impriment dans les trois modalités de l'unité de phrase, chacune correspondant à une attitude du locuteur » (Benveniste, E., 1966 : 130). Sachant que le langage est inséparable du sens, Benveniste considère que le mot et la phrase ne sont pas des unités strictement syntaxiques (des quantités dépourvues de sens) mais nécessairement des unités sémantiques. Le mot, dit Benveniste, est « l'unité nécessaire du codage de la pensée » (*id.*, 1974 : 225). En outre, Benveniste fait remarquer que la communication humaine ne consiste pas seulement en la transmission-réception de messages, mais aussi en l'accomplissement d'actes de langage comme « je t'ordonne »¹³, « je te jure », etc. Ainsi parlait aussi Jean-Paul Sartre de la prose¹⁴. Loin de nier l'utilité directe de la théorie mathématique de la

¹² Roman Jakobson utilise, lui aussi, le terme information, au sens mathématique (bits of information) qu'il applique à la phonologie et au sens sémantique, à travers le concept de « grammatical information » qu'il emprunte à Boas et qu'il applique aux marques morphosyntaxiques. On note ainsi, chez les linguistes français des années 60, une sorte de fluctuation entre l'information quantitative et l'information sémantique (ou contenu informationnel) inspirée des Jakobson dans sa lecture de Boas et « issu des études stylistiques du vocabulaire. », J. Léon, 2008 : 941.

¹³ « En décrivant, il y a quelques années, les formes subjectives de l'énonciation linguistique, nous indiquions sommairement la différence entre je jure, qui est un acte, et il jure, qui n'est qu'une information. », Benveniste, E., 1966 : 270.

¹⁴ « La prose, dit-il, est utilitaire par essence ; je définirais volontiers le prosateur comme un homme qui se sert des mots. M. Jourdain faisait de la prose pour réclamer ses pantoufles et Hitler pour déclarer la guerre à la Pologne ... L'art de la prose s'exerce sur le discours, sa matière est naturellement signifiante : c'est-à-dire que les mots ne sont pas d'abord des objets, mais des désignations d'objets. Il ne s'agit pas d'abord de savoir s'ils plaisent ou déplaisent en eux-mêmes, mais s'ils indiquent correctement une certaine chose du monde ou une

communication, surtout « pour la construction des machines logiques aptes à effectuer des traductions », Benveniste estime que cette théorie n'est pas suffisamment explicite « sur la manière dont la pensée est codée dans le langage » (Benveniste, E., 1966 : 30-31). C'est justement la question à laquelle la théorie de l'information n'apporte pas de réponse.

En psychologie, Vygotski pense que l'unité de base de la pensée verbale « peut se trouver dans l'aspect interne du mot », c'est-à-dire dans sa signification (Vygotski, L. 1997 : 54). En effet, le mot comporte deux parties : l'une externe, physique, sensible, et l'autre interne, psychique, abstraite. Alors que la partie externe du mot a fait l'objet de plusieurs études, son aspect interne demeure inconnu, inexploré. Pourtant, c'est cet aspect-ci du mot, c'est-à-dire sa signification qui « est précisément le point nodale de cette unité que nous appelons pensée verbale », écrit Vygotski (*ibid.* : 55).

Peut-on concevoir une signification qui ne soit pas d'abord dans les mots du langage ? Jean-Jacques Rousseau, dans *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), se posait déjà à peu près la même question : Peut-on penser avec des images ? Non, répond-t-il en substance :

Les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. (...) Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout ; malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé ; et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressemblerait plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient, de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle vous en donne la véritable idée : sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle et non pas un autre, et vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées générales ; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. (Rousseau, J.-J., 1755).

La pensée suppose la généralité. Penser, c'est s'abstraire de la particularité de l'imagination et de la représentation sensible. Pour cela, il faut le concept. On pense en effet avec des concepts, des idées générales ; et celles-ci n'existent que dans le langage et ne peuvent être saisies par l'esprit qu'avec des mots. Une idée, générale, devient particulière aussitôt que

certaine notion ... Lorsqu'on est en danger ou en difficulté, on emploie n'importe quel outil. Ce danger passé, on ne se rappelle même plus si c'était un marteau ou une bûche. », Sartre, Jean-Paul, (1946) *Situations II*, Gallimard.

l'imagination s'en mêle. Parler d'un arbre en général, pour reprendre l'exemple donné par Rousseau, c'est parler de ce qui se trouve en tout arbre. Par contre, imaginer un arbre, c'est se figurer un certain arbre dans son esprit : petit ou grand, etc. Le concept, création purement intellectuelle, ne peut être ni perçu (par les sens) ni imaginé et il n'est concevable que par le mot, le discours. Aussi faut-il parler pour avoir des idées générales, comme le soutient Jean-Jacques Rousseau.

Pour Lev Vygotski, la signification est une généralisation. Un mot ne se rapporte pas à un objet singulier, perceptible dans le monde, mais à toute une classe d'objets. Ainsi le mot livre est le nom donné non seulement au livre que je suis en train de lire mais à la classe des objets portant ce nom et cette classe d'objets, en tant que généralisation, est sa signification. Cela dit, la généralisation (ou la signification) est « éminemment un acte verbal de la pensée, qui reflète la réalité tout autrement que ne le font les sensations et les perceptions immédiates » (Vygotski, L., 1997 : 55)¹⁵. Dit autrement : la signification n'est pas seulement un phénomène strictement psychique (dans le sens où elle appartiendrait seulement à la sphère de la pensée), elle est aussi un phénomène linguistique en ce sens qu'elle est « inséparable du mot en tant que tel (...) » (*ibid.*). De même, un « mot » dépourvu de signification ne peut pas être un mot, c'est un son vide » ; et la signification sans le son relève de l'ineffable. Aussi seule l'analyse sémantique du langage, aux yeux de Vygotski, permet-elle de rendre compte, de façon satisfaisante, de ce qui caractérise en propre le langage humain. Selon Vygotski, la signification est à la fois pensée et langage, et c'est en cela qu'elle est « l'unité de base de la pensée verbale » (*ibid.* : 56, c'est souligné dans le texte).

II.3. Signification et communication

La fonction de communication est la première fonction du langage : le « langage est avant tout un *moyen de communication sociale*, un moyen d'expression et de compréhension ». Pourtant, indique Vygotski, si les chercheurs, notamment en psychologie scientifique (ou traditionnelle), postulent le caractère nécessaire du langage dans la communication, ils ont tendance à séparer la communication et la pensée comme si ces deux fonctions étaient deux processus dissemblables.

En effet, une communication non médiatisée par le langage (ou tout

¹⁵ Et l'auteur d'ajouter que « (...) la pensée reflète la réalité dans la conscience d'une manière qualitativement autre que ne le fait la sensation immédiate. On est apparemment fondé à supposer que ce qui distingue qualitativement l'unité de base est au fond et essentiellement le *reflet généralisé qu'elle donne de la réalité.* », *op.cit.*, p. 55 (c'est souligné dans le texte).

autres systèmes de signes) « ne peut être que des plus primitives et des plus limitées » (*ibid.*); une communication s'effectuant simplement « à l'aide de mouvements expressifs » doit être appelée plutôt « contagion » que « communication ». Vygotski donne l'exemple d'un jars qui, étant effrayé à la vue du danger, se met à crier et fait se lever tout le troupeau. Le jars ne communique pas au troupeau ce qu'il a vu, il « lui transmet par contagion sa propre frayeur » (*ibid.*). Les hommes, par contre, ne peuvent réellement communiquer entre eux que par les signes ; et le propre de la communication humaine est d'être fondée à la fois sur « la compréhension rationnelle » et sur « la transmission intentionnelle de la pensée et des expériences vécues » (*ibid.* : 57).

On peut répliquer que la communication interpersonnelle peut parfois se passer des mots, mais l'usage des gestes ne garantit pas une compréhension aussi précise que lorsqu'on se sert des mots. Le mot dans la communication « reflète la réalité en la généralisant » (*ibid.* : 58). Vygotski donne l'exemple de quelqu'un qui a froid et qui, pour communiquer ce qu'il ressent, recourt à une série de mouvements expressifs. Mais cet individu ne peut réellement se faire comprendre que s'il sait nommer ce qu'il ressent, généraliser, « c'est-à-dire rattacher le sentiment de froid » à une classe déterminée d'états familiers à son interlocuteur (*ibid.*). La communication suppose que les partenaires de l'échange disposent de la généralisation voulue. Une insuffisance des concepts entraîne nécessairement l'incompréhension. D'ailleurs, ce qu'on ne comprend pas très souvent, comme le dit Tolstoï, ce n'est pas le mot lui-même, mais « le concept exprimé par le mot »¹⁶, « le mot est presque toujours prêt lorsque le concept l'est » (Vygotski, L., 1997 : *op.cit.*).

Le langage est donc conditionné par la pensée ; il est un phénomène de la pensée : « (...) le mot porte le sens » et celui qui écoute ou reçoit ma parole, reçoit le sens, la pensée de la parole elle-même (Merleau-Ponty, 1945 : 204-205, 207). On n'a pas d'un côté le sujet parlant, et de l'autre le sujet pensant. La parole ne se limite pas à traduire une pensée, elle l'accomplit. La pensée se forme et s'élabore dans le langage, et par le langage. « La pensée fait le langage en se faisant par le langage. », dit Henri Delacroix. Ainsi que le souligne Merleau-Ponty, le sujet pensant demeure dans un état d'ignorance de ses pensées tant qu'il ne les a pas formulées, exprimées (pour soi ou pour autrui) et un objet n'est connu, déterminé que quand il est nommé. Tant que la pensée n'est pas saisie et exprimée par le langage, elle demeure insaisissable, indéterminée et relève de l'ineffable.

¹⁶ L'expression est de Lev Vygotski, 1997 : 58. Cf. L.N. Tolstoï, *Pedagogičeskie stat'i* (Articles pédagogiques), Moscou 1903.

Si la parole, écrit Merleau-Ponty, présupposait la pensée, si parler c'était d'abord se joindre à l'objet par une intention de connaissance ou par une représentation, on ne comprendrait pas pourquoi la pensée tend vers l'expression comme vers son achèvement, pourquoi l'objet le plus familier nous paraît indéterminé tant que nous n'en avons pas retrouvé le nom, pourquoi le sujet pensant lui-même est dans une sorte d'ignorance de ses pensées tant qu'il ne les a pas formulées pour soi ou même dites ou écrites, comme le montre l'exemple de tant d'écrivains qui commencent un livre sans savoir au juste ce qu'il y mettront. Une pensée qui se contenterait d'exister pour soi, hors des gênes de la parole et de la communication, aussitôt apparue tomberait à l'inconscience, ce qui revient à dire qu'elle n'existerait pas même pour soi. (Merleau-Ponty, M., 1945 : 206)

Merleau-Ponty affirme que le sens est « présent partout, mais nulle part posé pour lui-même » (*id.* : 211). Ainsi, le sens des mots est induit « par les mots eux-mêmes » (*ibid.* : 208). À l'oral, « leur signification conceptuelle se forme par prélèvement sur une signification gestuelle, qui, elle, est immanente à la parole. » (*ibid.* : 209), comme le ton, l'accent, les mimiques, les gestes, le regard, etc. du sujet parlant. À l'écrit, « un texte philosophique encore mal compris me révèle au moins un style (...) qui est la première esquisse de son sens (...) » (*ibid.*). Cela dit, le sens du discours est inséparable des mots, gestes, ... , et du style qui le portent.

Selon la formule de Vygotski, la signification est l'unité de base aussi bien du langage et de la pensée que de la communication et la pensée. Aussi faut-il toujours les penser ensemble¹⁷. La portée et la fécondité de la méthode que préconise Vygotski résident dans la conception qu'elle véhicule de l'humain. Il s'agit de considérer les « rapports complexes du langage et de la pensée, de la conscience dans son ensemble et dans ses aspects particuliers » (Vygostki, L., 1997 : 60), notamment « la liaison entre *intellect* et *affect* » (*ibid.* : 61).

Ces remarques nous permettent de dépasser l'opposition « langage vs pensée » et de statuer sur leur rapport d'élaboration réciproque : « (...) le sens est pris dans la parole et la parole est l'existence extérieure du sens », écrit Merleau-Ponty (1945 : 212). C'est pour cela que pour Vygotski l'unité de base de ces deux fonctions fondamentales du langage est la même que celle de la pensée et du langage, à savoir : la signification (Vygotski, L., 1997 : 57). Pour André Martinet, la priorité qu'il accorde à la fonction de communication ne signifie en aucun cas que les autres fonctions du langage (cognitive, expressive, poétique etc.) soient secondaires. Pour le linguiste, la fonction communicative présuppose généralement la présence de toutes les

¹⁷ « (...) la parole ou les mots portent une première couche de signification qui leur est adhérente et qui donne la pensée comme style, comme valeur affective, comme mimique existentielle, plutôt comme énoncé conceptuel. », Merleau-Ponty, M., 1945 : 212.

autres. Vygotski fait remarquer que ce « n'est que lorsque nous apprenons à voir l'unité de la communication et de la généralisation que nous commençons à comprendre¹⁸ le lien réel existant entre le développement social de l'enfant et le développement de sa pensée » (*ibid.* : 58). Le signe (ou le mot) et sa signification sont, en effet, solidaires et étroitement liés.

Par ailleurs, selon les auteurs d'*Une logique de la communication*, l'étude de la communication humaine doit se subdiviser en trois domaines : la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. Elle recouvre les problèmes liés à la transmission de l'information notamment ceux du codage, des canaux de transmission, du bruit, du taux d'information, etc. « Ces problèmes sont d'abord des problèmes de syntaxe ; et le théoricien de l'information ne se préoccupe pas du sens des symboles qui constituent le message » (Watzlawick, P. et al. 1979 : 15-16). La composante syntaxique est le domaine, par excellence, de la théorie de l'information. La question du sens est l'objet d'étude de la sémantique. Si, du point de vue syntaxique, la communication suppose que les deux protagonistes disposent d'un code commun, sur le plan sémantique, ils doivent avoir un fond sémantique commun¹⁹. Par ailleurs, la « communication affecte le comportement, et c'est là son aspect pragmatique » (*ibid.*). Pour approcher la communication humaine, précisent les auteurs, il n'est pas possible de maintenir cette séparation entre ces trois domaines d'étude. Laquelle séparation n'étant, dans le fond, que conceptuelle.

Toutefois, les auteurs privilégient la dimension pragmatique de la communication, car les données de la pragmatique ne sont pas seulement les mots, mais également les éléments non verbaux de la communication ainsi que le langage du corps (*ibid.* : 16). Si pour les ingénieurs, la communication est synonyme de transmission de l'information, les chercheurs de l'École de Palo-Alto considèrent que la communication et le comportement sont synonymes, et donnent, ainsi, une toute autre orientation aux recherches sur la communication humaine. Celle-ci, n'est pas, en effet, un pro-

¹⁸ « Comme on sait, la séparation de l'aspect intellectuel de notre conscience d'avec son aspect affectif, volitif est l'un des défauts majeurs et fondamentaux de toute la psychologie traditionnelle. La pensée se transforme alors inévitablement en un courant autonome des idées se pensant elles-mêmes, elle est coupée de toute la plénitude de la vie réelle, les impulsions, des intérêts, des penchants réels de l'homme qui pense. Elle apparaît ainsi comme un épiphénomène totalement inutile, qui ne peut rien modifier dans la vie et le comportement de l'homme, ou bien elle se transforme en quelque force antique, autonome et singulière, qui intervenant dans la vie de la conscience et dans la vie de la personnalité, exerce sur elles une inexplicable influence ». (Merleau-Ponty : *ibid.*)

¹⁹ « Quoiqu'il soit parfaitement possible de transmettre des séquences de symboles avec une précision syntaxique parfaite, ces symboles demeureraient vides de sens si l'émetteur et le récepteur ne s'étaient mis d'accord auparavant sur leur signification. En ce sens, tout partage d'information présuppose une convention sémantique. », Watzlawick, P. et al, 1997 : 16.

cessus à sens unique, elle est un processus dynamique au cours duquel les interlocuteurs se relaient en tours de parole. Pour mieux rendre compte du fonctionnement de la communication interpersonnelle, les auteurs ont donc recours au concept mathématique de fonction et à celui de feed-back (ou rétroaction) issu de la Cybernétique. Nous reviendrons sur ce point dans un prochain article.

Pour conclure ...

Il en découle que le « code » et le « langage » sont, fondamentalement, différents. Tandis que le premier est indifférent à la question du sens et « peut fonctionner indépendamment de toute pensée » (Escarpit, R., 1997 : 33), le second, quant à lui, est inséparable de la pensée, il en est une modalité (*ibid.*). Le code réduit la langue à n'être qu'une forme, une enveloppe vide, une suite de signifiants, une espèce de « boîte à outils », dont on pourrait se servir pour transmettre de l'information. Celle-ci étant, dans le modèle mécaniste des ingénieurs, réduite à sa seule expression, à son seul signifiant²⁰.

Le modèle de Shannon, quand il est appliqué aux objets auxquels il a été initialement conçu (le domaine des télécommunications), pose moins de problèmes que quand il est appliqué à la communication humaine. En effet, ce modèle n'accorde pas d'importance à la signification du message ni aux effets possibles de celui-ci sur les destinataires. Ces deux dimensions (sémantique et pragmatique), y étant escamotées, représentent les enjeux fondamentaux de la communication entre les hommes.

À SUIVRE ...

Bibliographie

- BENVENISTE, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, T.I.
BENVENISTE, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, T.II.
BULLY, Philippe (1969). La théorie de l'information vingt ans après, *Communication et langage*, 1, p. 27-32.
ESCARPIT, Robert (1995). *L'information et la communication*, Paris : Hachette Supérieur.

²⁰ « Cependant, écrit F. Rastier, appliqué aux sémiotiques complexes comme les langues, le concept de code est inadéquat car il ne peut concerner que les unités de première articulation (cf. le code Morse). Un message décrypté n'est pas interprété pour autant, puisque le code est indifférent au contenu du message. La métaphore du codage réduit ainsi la langue à un code et ses signes à de simples signifiants, conformément aux principes du positivisme logique. » François Rastier, « Communication, interprétation, transmission », *Semen* [En ligne], 23 | 2007, mis en ligne le 22 août 2007, consulté le 17 avril 2015. URL : <http://semen.revues.org/5341>

- FEUILLARD, Colette (2001). Le fonctionnalisme d'André Martinet, *La linguistique*, 1 (Vol. 37), p. 5-20. DOI 10.3917/ling.371.0005
- JACQUET, Philippe, Naissance de la théorie de l'information, www.bibnum.education.fr/brillouin-analyse-39-def.pdf, consulté le 14/11/2010.
- LEON, jacqueline (2008). Théorie de l'information, information et linguistes français dans les années 1960. Un exemple de transfert entre mathématiques et sciences du langage, in J. Durand, B. Harbert, Laks B. (éd.), *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF'08*, Paris : 2008, Institut de Linguistique Française, p. 831. DOI : 10.1051/cmlf08142
- MANDELBROT, Benoit (1951). « Mécanique statistique et théorie de l'information », *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, 232, pp. 1638-1640 et 2003-2005. « Structure formelle des textes et communication », *Word*, 10-1954, pp. 1-27
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945). *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard.
- RASTIER, François (2007). Communication, interprétation, transmission, *Semen*, 23, [En ligne] le 22 août 2007, consulté le 17 avril 2015. URL : <http://semen.revues.org/5341>
- RIME, Bernard (1984). Langage et communication, *Psychologie sociale*, Paris : PUF.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1755). *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Hatier, Classiques Hatier de la philosophie, n°7/avril 1999.
- SARTRE, Jean-Paul, (1946) *Situations II*, Gallimard.
- SARTRE, Jean-Paul (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard.
- SPENGLER, Oswald (1948). *Le déclin de l'Occident*, vol. I, « Forme et réalité », (Traduit de l'allemand par M. Tazerout) Bibliothèque des Idées, N.R.F., Gallimard.
- VYGOTSKI, Lev (1997). *Pensée & langage*, Paris : La Dispute, 1997 (trad. François Sève)
- WATZLAWICK, Paul et al. *Une logique de la communication*, Paris : Éditions Point, coll. « Essais ».
- WIENER, Norbert (1971). *Cybernétique et société*, Paris : Union générale d'Édition, coll. « 10/18 ».

DKHISSI A. & TASRA S.



REVUE Littérature & SCIENCES HUMAINES, n°1/ 2018



& SCIENCES HUMAINES
Littérature
REVUE SEMESTRIELLE - 1 - JUILLET 2018

1

- Littérature et sciences de l'Homme
- La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente
- Ce tout qui a l'air de rien. L'atmosphère et ses effets sur l'interaction didactique en classe de français
- Sentir n'est pas savoir
- Quand 'exil' devient synonyme de 'nostalgie' dans *L'Etrangère* de Malika Oufkir
- Poesía Surrealista: Vida, Amor y Deseo
- L'Oriental marocain : de 'la cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale
- Encuentro entre poesía y pintura vanguardistas. Caso español: Vicente Aleixandre

Conception et mise en pages : Saïd TASRA

Laboratoire Langues, Littérature, Communication & Didactique (RLCD)
Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Dhar El Mahraz, Fès
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah

Dépôt légal 2018PE0032 ISSN 2605-6860



2018PE0032



2605-6860

JUILLET 2018 **1**
PUBLICATION SEMESTRIELLE
PREMIERE ANNEE

Littérature

& SCIENCES HUMAINES

Directeur
Saïd TASRA

COMITÉ DE LECTURE

Rahma BARBARA, Université Sidi Mohamed ben Abdellah (Fès); Fouad BRIGUI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Mohamed KEMBOUCH, Université Mohamed Premier (Oujda); Khalid TAOUFIQ, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Jean-Jacques TATIN-GOURIER, Université de Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Fouad BRIGUI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Abderrafie DKHISSI, Université Sidi Mohamed Ben Abdella (Fès); Driss EL FAKHOUR, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Nadia CHAFAI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Ilham KENNY, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Chakib TAZI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès).

CORRESPONDANCE ET MANUSCRITS

Saïd TASRA

Faculté des Lettres et des Sciences humaines,
Dhar El Mahraz, Bp. 50, Fès

Dépôt légal : 2018PE0032

ISSN : 2605-6860

CONCEPTION ET MISE EN PAGES : Saïd TASRA

Les auteurs développent une opinion qui n'engage qu'eux-mêmes.

3-8	Jamal LAHBIL Littérature & Sciences de l'Homme
9-26	Abderrafie DKHISSI & Saïd TASRA La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente
27-46	Driss EL FAKHOUR La poesía surrealista: vida, amor y deseo
47-70	Asmae SENHAJI & Chakib TAZI Ce tout qui a l'air de rien : l'atmosphère et ses effets sur l'interaction didactique en classe de français
71-82	Saïd TASRA & Ilham KENNY Sentir n'est pas savoir. D'après le <i>Théétète</i> de Platon
83-92	Nadia CHAFAI Quand 'exil' devient synonyme de 'nostalgie' dans <i>L'étrangère</i> de Malika Oufkir
93-110	Saïd TASRA L'Oriental marocain : de 'la cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale
111-116	Driss EL FAKHOUR Encuentro entre poesía et pintura vanguardistas